

Jean-Louis Tissier et Jean-Didier Urbain, Soizik Vasseur

28 janvier 2003

## **Les paradis verts : vers une bi-résidentialité générale en France ?**

Les invités : Jean-Louis Tissier, géographe et Jean-Didier Urbain, ethnologue et sociologue, invité à l'occasion de la parution de son livre « Paradis verts. Désirs de campagne et passions résidentielles », Payot, 2002

Introduction par J.-L. Tissier

Souhaitant la bienvenue à notre invité, Gilles Fumey rappelle que Jean-Didier Urbain, universitaire à Saint-Quentin-en-Yvelines, est connu pour au moins deux livres qui ont passionné les géographes : « Sur la plage. Murs et coutumes balnéaires » et « Secrets de voyage. Menteurs, imposteurs et autres voyageurs invisibles ».

Pour Jean-Louis Tissier qui accueille Jean-Didier Urbain, les « paradis verts » font un effet « vitamine » dans le discours géographique actuel en examinant un objet particulier que se renvoient entre elles géographie du tourisme, géographie rurale et géographie urbaine : les résidences secondaires. Elles sont ainsi perçues comme des « germes urbains » dans l'espace rural, et sont mal cernées par les statistiques du tourisme.

Dans l'Atlas de France (vol. « tourisme et loisirs »), une carte met en évidence l'importance du phénomène autour de Paris, sur le littoral évidemment et sur les franges du Massif Central, selon deux logiques distinctes : la centralisation parisienne et l'économie en repli vers l'intérieur.

Ces cartes nous donnent les « adresses » mais pas les « clés » des résidences secondaires. Les géographes n'ont pas forcé les haies de thuyas de ces « êtres » de nature incertaine... Selon Tissier, Gaston Roupenel doit se retourner dans sa tombe en voyant l'émergence de nouvelles campagnes marquées par l'intrusion de la vie urbaine dans l'espace rural. Il s'agit d'une mutation sociologique, politique et territoriale.

Avec Jacques Lévy, « Osons le désert » (ou plutôt l'« oasis ») ! Le des(s)ert, c'est aussi ce qui est desservi. Mais c'est le desserrement qui fait l'attrait des résidences secondaires. La recherche des faibles densités de peuplement s'oppose à la friction urbaine.

On pourrait, pour étudier les résidences secondaires réhabiliter la notion vidalienne de « genre de vie ». La société vit une sorte de dédoublement, de schizophrénie résidentielle. Urbain parle de « nomadisme », Tissier préfère le terme de « transhumance ».

J.-D. U. définit un nouveau rapport à l'habitat, la partie « chlorophyllienne » de l'oekoumène et pose la question : « l'appellation statistique est-elle bonne ? Ne faut-il pas plutôt parler de résidences essentielles ? » Ce « dédoublement » est l'apanage des classes moyennes, voire ouvrières. Les émigrés restent exclus de ce dédoublement résidentiel. On a un certain bonheur à lire les descriptions de l'appropriation territoriale de ce paradis « clos d'un mur de thuyas, de

ce jardin secret qui réserve parfois son purgatoire comme tondre la pelouse, élaguer la haie. » Il y a bien une pratique spécifique de l'espace domestique secondaire. Il y aussi un vertige, l'isolement, la solitude, souci d'approvisionnement. C'est le « monde du rien ». Mais il y a aussi une pathologie de la résidence secondaire (doigt coupé, barbecue, etc.), et une psychanalyse, plaisir du « je » et du « jeu » avec la mécanique de déplacement entre la résidence principale et la résidence secondaire, des rituels, de la fermeture de l'appartement en immeuble collectif à l'arrivée dans la maison individuelle. Les géographes des années 70 et 80 parlent de l'« espace vécu ». Il y a cependant peu d'études sur cet espace « balancé, ambivalent ». Il reste une question : l'exemple français est-il pertinent à l'échelle européenne, notamment en matière d'attractivité ?

Jean-Didier URBAIN

Son principal souci a été de comprendre le désir plus que la pratique, les représentations à l'origine des usages des résidences secondaires. A l'origine de ce livre, il y a un agacement devant le « pathétique de l'exode rural » : « moi j'aime la campagne mais pas celle dont j'entends parler ». Les études de Françoise Dubost, dans « L'autre maison » (éditions Autrement), évacue la notion de secondarité et parle plutôt d'alternative ». Il s'agit d'aménager une double vie. Du téléphone portable à la résidence secondaire, on entre dans une « logistique du mensonge » : il faut toujours être dans un « non-lieu » (Marc Augé. Les statistiques de l'INSEE ne répertorient qu'un type de résidences secondaires (logement distinct de la résidence principale, vacant la plupart du temps...) Qu'en est-il du « cabanisme », de la sédentarisation des caravanes aux roues cachées par des petits murs de briques ? « A chacun son château ». Il s'agit avant tout pour les propriétaires d'éviter la surcharge fiscale.

A quoi sert la campagne ? Quelle identité a-t-elle aujourd'hui dans la crise agricole et la crise de la fréquentation touristique qui est bien en dessous des espérances ?

Le concept de « station » fonctionne en montagne, sur le littoral, mais c'est un échec à la campagne. Par exemple, le Club Med a renoncé à son installation dans l'Yonne pour s'installer à la Palmyre, près de l'Atlantique. La seule réussite est le modèle anti-rural par excellence, Center Parcs : 300 ha dont 60 aménagés. On peut évoquer la publicité faite pour ces stations : « un ovni dans un oasis de verdure » : l'eau, l'air, le feu (la bulle centrale, l'air pur, la cheminée). C'est symptomatique, il n'est pas question de la terre. Construire son île et son paradis c'est avoir le souci permanent d'esquiver les réalités sociales de la production. J.-C. Bontron observe que la densité des résidences secondaires augmente là où la densité des « locaux » diminue. Selon la Direction du Tourisme, la rencontre des « autochtones » n'entre que dans 1,2% des motivations du « tourisme vert » contre 35% pour le silence et le calme et autant pour le regroupement tribalo-familial.

Il y a trois générations de résidents secondaires : les Trente Glorieuses vivent les « châtelains de la République », où l'ostentation des richesses et l'expansion patrimoniale jouent le plus grand rôle dans l'expression du syndrome de la « comtesse de Ségur ». Après 1968 la vague néo-ruraliste fait le plus de dégâts dans une logique d'ingérence dans les affaires locales ; elle est véritablement un frein au développement des campagnes. La troisième génération est celle de « Paul et Virginie » ; elle est marquée par le repli, la protection dans un paradis insulaire.

On a montré combien on achète l'environnement, un jardin dans un jardin : le paysage. Dans Repenser la campagne (Edition de l'Aube), les auteurs montrent que pour 60 % des personnes interrogées, la campagne évoque le paysage, mais de 10% l'activité agricole. De là, on

comprend mieux les conflits d'usage de toutes sortes entre locaux et résidents secondaires ou entre résidents secondaires à propos du bruit (tracteur, tondeuse...), des odeurs (fumier, barbecue ...). Le signe suprême de l'authenticité est le tas de fumier transformé en parterres fleuris labellisés « Touring Club de France ».

La flexibilité de l'emploi et les trente-cinq heures marquent un tournant décisif : les gens peuvent se dédoubler. C'est là que le terme de « nomadisme » trouve tout son sens dans la mesure où il exprime la logique interne du processus par rapport à la transhumance caractérisé par une logique externe déterminée par le milieu, le climat...

Débat

Jean-Louis Tissier : « Y a-t-il un caractère typiquement français du phénomène ? »

J.-D. U. : Le Français pense toujours que tout ce qu'il fait est typique. Il n'est pas conscient de la chance qu'il a d'avoir un tel espace, un paysage non mité, un pays du « rien ».

On a tous du « vert au bout du doigt ». En effet l'urbanisation massive de la France est relativement récente par rapport à d'autres pays européens comme l'Angleterre. C'est pourquoi les Européens sont aussi nombreux à avoir une résidence secondaire en France.

Gilles Fumey : « N'avez-vous pas le sentiment d'avoir quelque peu malmené la Comtesse de Ségur dans votre livre ? »

J.-D. U. : Ce mode de la relation à la campagne qu'est celui de la comtesse de Ségur est hérité de la société de cour, caractérisé par une forme de condescendance envers les locaux, une diplomatie douce, c'est la campagne mondaine. Mais rassurez-vous, je n'en veux pas à la Comtesse !

Michel Sivignon : « En Europe, la situation de la résidence compte moins que la capacité d'achat et la distance-temps : l'avion permet à un Allemand ou à un Anglais d'avoir une maison dans le sud de l'Andalousie ou en Grèce. Le niveau de vie dans le pays de départ et la capacité à dépenser déterminent les logiques de localisation.

En ce qui concerne le tourisme, il faut distinguer mobilité de transplantation et circulation. La résidence secondaire répond à une logique d'habitude, cette logique s'internationalise. S'il existe un tourisme international de proximité (week end à Prague ou à Agadir). La résidence secondaire répond à une toute autre logique, celle de l'habitat alternatif.

Yves de Chateauxvieux s'interroge sur le phénomène des villages restaurés.

J.-D. U. rappelle les études de Jean Viard sur le sujet : des « missionnaires » venus faire revivre des ruines dans une boulimie patrimoniale marquée par l'ingérence. Il s'agit pour lui d'un véritable colonialisme. Il cite l'exemple de la mode des pierres apparentes à Gordes dans le Lubéron, alors que « la culture rurale est la culture du crépi essentiellement ».

Le désir de l'extension du patrimoine légal est en perte de puissance comme le montrent les études de François Cuvier : le « refuge n'est plus voué à l'être pour plusieurs générations ». Seules 9% des résidences secondaires sont héritées.

Michel Sivignon : « A quel âge achète-on une résidence secondaire, combien de temps la garde-t-on ? »

J.-D. U : La première est acquise vers 35 40 ans par les cadres, la plupart des acquéreurs ont entre 40 et 50 ans. Un quart d'entre eux décident de la « principaliser », 10% des résidences secondaires sont en ville.

Les enfants scolarisés sont les seuls encore soumis au temps industriel dans notre société où le temps scolaire s'affronte au temps social. On voit de plus en plus souvent les enfants scolarisés « malades » le vendredi, et les cadres le lundi.

Claude Collin-Delavaud met en évidence la soif de pouvoir des « missionnaires » dans les patelins désertés de la troisième ceinture au sud de Paris. Quand un village a un tiers de résidences secondaires c'est une manne pour les impôts locaux, l'afflux des Parisiens permet l'installation de l'eau courante et du tout-à-l'égout, etc .Il met en exergue le terme de « remue », utilisé par les géographes ruralistes pour évoquer les va-et-vients des troupeaux, pour affiner la définition de cette forme de mobilité par rapport à la transhumance ou au nomadisme.

Reprise de J.-D. U. : « le résident secondaire est dans une situation de demande, de consommation, et en ce sens, il représente une chance pour le développement des campagnes où il transfère son mode de consommation. Mais il se dégage de la sociabilité ; il refuse les fêtes touristiques mais tolère de se rendre au marché. »

Gilles Fumey : « Expliquez comment l'homme, dans votre système tribalo-familial, marque le territoire ». J.-D. U raconte, comment il avait fait l'analyse anthropologique, dans un précédent ouvrage, de l'arrivée de la « tribu » à la plage, le père de famille en tête, plantant triomphalement le parasol dont l'ombre portée constituait le centre du territoire structuré par la glacière, les serviettes, les pâtés de sable et les jouets. Il décrit ici l'allumage du barbecue, le comparant au feu de la caverne de Cro-magnon : c'est l'homme le maître du feu, même si la grille du barbecue est déformée et les grillades calcinées.

Par un changement d'échelle, on passe ainsi du système tribalo-familial à l'installation des communautés anglaises, allemandes en Ardèche, Dordogne et Périgord qui, effectivement, ont davantage l'instinct grégaire que les Hollandais qui sont « partout ».

Jean-Louis Tissier met en évidence la patrimonialisation des résidences secondaires citant l'exemple de la maison de Mauriac à Malagar transformée en musée dans lequel se déroulent diverses manifestations culturelles.

J.-D. U.. insiste justement sur la valeur du lieu érémitique, refuge du grand homme loin du monde et cite l'exemple de la Boiserie du général de Gaulle.

Mais il note aussi l'inversion récente de la polarité entre ville et campagne avec l'augmentation des résidences secondaires en ville. Claude Collin-Delavaud cite l'anecdote des résidences campagnardes à Paris sous la forme de studios achetés pour les soirées parisiennes bien arrosées des « campagnards » les obligeant à « cuver » l'alcool sur place avant de reprendre le volant.

Jean-Pierre Baret pose la question de la « superposition » des résidences en Haute-Savoie dans le cadre de l'extension du phénomène de périurbanisation : on se soustrait à la ville pour échapper à l'insécurité des grandes agglomérations ou rechercher un cadre agréable, des loisirs.

J.-D. U. note effectivement l'existence d'un nouveau mode de résidence permanente à la campagne. Il émet l'hypothèse suivante : les urbains de la périphérie des villes ne recherchent-ils pas une nouvelle forme de centralité dans le village dans lequel ils établissent leur résidence secondaire ? En quoi l'intérêt pour le « vert » est-il emblématique ?

Pour un anthropologue, le mythe permet de comprendre la réalité : le mythe de Prométhée pour le problème des OGM. Robinson est un jardinier génial : il découvre une vallée fertile et se construit une résidence secondaire pour ses loisirs, en quelque sorte. Defoe décrit ici le modèle de la société anglaise de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle où l'aristocratie quittait Londres le week end. « J'étais comme un homme qui avait deux maisons » : Robinson réalise là un rêve. On retrouve cette logique résidentielle alternative dans l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre où l'auteur est sensibilisé par Rousseau au modèle de Robinson. La hutte au fond du jardin de la comtesse de Ségur joue le même rôle.

Marc Lohez : « La logique de fuite qui caractérise le phénomène des résidences secondaires ne nous empêche-elle pas d'améliorer la ville ? »

J.-D. U répond : « C'est une question de point de vue. On peut aussi rêver d'implosion... Les alternatifs ont aussi une double vie, ils ne fuient pas, ils n'ont pas décidé de quitter la ville. La bi-résidentialité se développe mais elle est très certainement liée à la désimplification citoyenne de l'individu en tout lieu, lui qui veut avoir tous les droits mais aucun devoir vis-à-vis de la collectivité. Il passe du statut de schizoïde à celui de schizophrène. Le résident secondaire peut aussi développer une forme de paranoïa semblable à la taupe de la nouvelle de Kafka, Le terrier, qui pense son territoire de l'extérieur et multiplie les barrières et les pièges pour protéger son espace. Ainsi, certaines résidences secondaires deviennent de véritables bunkers. Cette parcellisation du monde est la « tonalité sinistre du paradis vert ».

Compte-rendu par Soizic Vasseur, étudiante à l'université Paris-IV

Pour en savoir plus : Jean-Didier Urbain, « Paradis verts. Désirs de campagne et passions résidentielles », Payot, 2002 Françoise Dubost, « Les résidences secondaires. Nouvelles orientations », Datar, 1995